

Gaspard Koenig

Notre vagabonde liberté

À cheval sur les traces de Montaigne



Éditions de
L'Observatoire
Le Point

Notre vagabonde liberté

Du même auteur

ESSAIS :

- Tracts de Crise (N° 48) – Ralentir*, Gallimard, 2020.
La Fin de l'individu. Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle, Éditions de l'Observatoire, 2019.
Voyages d'un philosophe aux pays des libertés, Éditions de l'Observatoire, 2018.
Time to Philo, Larousse, 2017.
Les Aventuriers de la liberté, Plon, 2016.
Le Révolutionnaire, l'expert, le geek. Combat pour l'autonomie, Plon, 2015 (prix Turgot, prix Zerilli-Marimo de l'Académie des sciences morales et politiques).
Leçons sur la philosophie de Gilles Deleuze. Un système kantien, une politique anarcho-capitaliste, Ellipses, 2013.
Leçons de conduite, Grasset, 2011.
Les Discrètes Vertus de la corruption, Grasset, 2009.

ROMANS :

- L'Enfer*, Éditions de l'Observatoire, 2021.
Kidnapping, Grasset, 2016.
La Nuit de la faillite, Grasset, 2013.
Un baiser à la russe, Grasset, 2006 (Prix Publicis).
Octave avait vingt ans, Grasset, 2004 (prix Jean-Freustié).

Gaspard Kœnig

Notre vagabonde liberté

À cheval
sur les traces de Montaigne

L^{Éditions de}
O^{bservatoire}

ISBN : 979-10-329-0019-2

Dépôt légal : 2021, septembre

© *Le Point*, Paris, 2021

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Puisque nous nous sommes émancipés [des règles de la nature], pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantaisies, au moins aidons-nous à les plier du côté le plus agréable.

Michel de Montaigne,
Essais, I, 40

La tour de Montaigne

En ce début d'été brûlant, la tour de Montaigne est un havre de fraîcheur. Elle garde l'entrée du Périgord, là où finissent les vignes du Bordelais comme une dernière vague verte venant laper les terres arides des pays d'Oc. Les épaisses pierres de calcaire, percées de rares fenêtres, forment un rempart contre la canicule. Je gravis les marches de l'étroit escalier en colimaçon qui mène, deux étages plus haut, à la célèbre bibliothèque du philosophe, avec ses citations latines gravées sur les poutres. Il faut poser le pied avec prudence : les marches sont incommodes et inégales, tant elles ont été creusées par les siècles. Il ne s'agit pas de la douce usure des statues de saints, caressées par les mains des fidèles, mais d'entailles de plusieurs centimètres dessinant des formes rocailleuses, avec leurs flèches et leurs à-pics. Ces marches ont connu les pas méditatifs de Montaigne, mais aussi ceux plus énergiques des paysans qui avaient transformé la Tour en grenier à foin, et enfin ceux hésitants et révérencieux des générations de lecteurs venus témoigner de leur admiration : on trouve sur les murs des graffitis qui remontent jusqu'au règne de Louis-Philippe. Mes semelles érodent à leur tour une portion infinitésimale de matière, ajoutant mon empreinte à celles de Montaigne et de milliers

d'êtres humains oubliés par l'histoire. Habituellement, les reliques me laissent froid. Mais ces marches, si modestes, si concrètes, m'offrent une courte épiphanie historique. Il y a quatre cent quarante ans jour pour jour, le 22 juin 1580, Montaigne les descendait pour enfourcher son cheval, direction Rome. Dans quelques heures, je ferai de même, en suivant l'itinéraire indiqué par le philosophe dans son journal de voyage. J'entends ma jument qui piaffe sur les pavés de la cour.

En attendant, j'inspecte le seul objet qui nous reste de cette expédition d'un an et demi à travers l'Europe : la malle de voyage. J'admire sa légèreté : en bois clouté, sans fioritures, fermée par un simple cadenas, elle est clairement conçue pour ne pas trop peser sur le dos des mulets qui devront la porter. Je ne peux que sympathiser avec ces soucis logistiques. Depuis plus de six mois, je prépare méthodiquement mon équipement. Contrairement à Montaigne qui s'était adjoint une suite de quatre gentilshommes et d'une dizaine de serviteurs, je partirai seul et sur un seul cheval. Or ce qui fatigue un cheval, ce n'est pas la distance mais le poids : ce pour quoi la plupart des cavaliers randonnent avec un cheval de bât, muni d'un harnachement spécifique pour fixer les sacoches. Certains audacieux ont même opté pour la technique « à la turkmène », empilant bagage et cavalier sur un cheval et promenant l'autre dos nu, en alternant à chaque étape. De tels arrangements permettent de parcourir de longues distances à un bon rythme. J'ai pourtant opté pour une seule jument, d'abord par souci de simplicité, et aussi pour des raisons esthétiques. Je ne me serais pas senti pleinement cavalier une longe à la main. Je veux regarder l'horizon, pas me retourner sans arrêt pour vérifier que tout le monde suit. Je veux être centaure, pas meneur

de troupeau. Un centaure souple et nerveux, capable de se faufiler dans des chemins biscornus, de s'arrêter net devant une fleur inconnue ou de prendre le galop dans un champ ; une créature bondissante et évanescence, prompte à fuir. Montaigne ne vante-t-il d'ailleurs pas la « science de fuir » commune à tous les cavaliers ? Les chevaux sont des proies et les cavaliers des impolis. Ils doivent être toujours prêts à détalier.

Ces fantasmes centauresques ont un coût. J'ai dû réduire mes bagages au minimum. Je pars pour cinq mois avec une dizaine de kilos. À l'avant de la selle, dans les fontes, une gourde et mes cartes. Dans les deux sacoches, derrière mes jambes, le matériel : pour le cheval, corde, pansage, pharmacie et maréchalerie ; pour le cavalier, réchaud, bâche, couture et porte-documents (ainsi qu'un clavier Bluetooth, qui fait partie des nécessités vitales pour un écrivain du *xxi^e* siècle). Derrière la selle, le boudin roulé chaque matin contient toutes mes affaires personnelles : tente (un sarcophage scandinave de six cents grammes), sac de couchage, change (deux T-shirts, un pantalon de toile, deux épaisseurs pour le froid et des vêtements de pluie). J'ai éliminé les grammes de manière obsessionnelle : mes étriers sont en carbone et mes slips en mérinos, je porte une montre ultraplate et un chapeau ultrasouple (le fameux barmah australien), et j'ai même perdu cinq kilos avant le départ, avant-goût du dégraissage à venir. Les doublons ont été implacablement éliminés : la jument et moi-même partageons une même trousse de secours (un thermomètre pour deux ; bien désinfecter après usage) ; le filet, dont les montants sont amovibles, se transforme à volonté en licol ; mes appareils électroniques sont tous munis de la même sortie USB-C pour n'utiliser qu'un seul câble. Pour l'étape du soir, je ne me suis

autorisé qu'un élément superflu, seule trace visible de mon snobisme passé : des furlanes, ces chaussons vénitiens en semelles de pneu et étoffe de velours, modèle Modigliani, couleur *viola anarchico*. Je ne pouvais pas me résigner aux sandales Vieux Campeur qui transforment le randonneur le plus chevronné en touriste allemand.

Je demande à ouvrir la malle. Allais-je y trouver quelques vieux écus ? Ou les pages manquantes du journal de voyage de Montaigne, depuis son départ jusqu'à Meaux ? *Que nenni* : y reposent en majesté un aspirateur et des produits de nettoyage. Ainsi la malle conserve-t-elle aujourd'hui un usage familier et essentiel. N'est-ce pas le meilleur hommage rendre à un philosophe ennemi des esprits graves et des pédants, tels ceux qui aujourd'hui organisent des colloques à sa gloire ou déterrent ses ossements ? Celui ou celle qui a pris cette excellente initiative domestique ne manque pas de jugement : la malle se trouve exactement au milieu de la Tour. Quand il faut aller chercher un détergent, c'est donc l'endroit le plus commode. De plus, ces murs dépouillés manquent de rangements : Montaigne s'y rendait seul pour écrire et n'avait pas besoin de placards. Peut-être mettait-il lui aussi des couvertures ou des bouts de fromage dans sa vieille malle ? En tout cas, cette opération de désacralisation me convient à merveille. Les grands auteurs sont des êtres humains comme les autres. On peut les prendre sans crainte pour compagnons et leur causer librement, ainsi que Montaigne le faisait avec les penseurs de l'Antiquité.

En haut de la Tour se trouve la bibliothèque aux murs circulaires. Montaigne, qui passait là le plus clair de ses journées, devait y faire constamment les cent pas,

d'autant qu'il s'inquiétait que « [s]es pensées dorment si [il] les assoit ». Depuis ses fenêtres, il peut observer de tous les côtés l'agitation de sa maisonnée, tout en restant caché. À quelques pas des siens, il se trouve aussi seul que Rousseau sur son île. Montaigne n'est pas un misanthrope, il participe volontiers aux jeux sociaux et politiques de son temps ; durant son séjour à Rome, il sera d'ailleurs nommé maire de Bordeaux, ce qui précipitera son retour. Mais c'est un solitaire, qui ne jouit de la compagnie qu'en ayant, à tout moment, la possibilité de s'en retirer. « Misérable, à mon gré, qui n'a chez soi où être à soi, où se faire particulièrement la cour, où se cacher. » Telle est la fonction de sa Tour : « soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale et filiale et civile ». Tel est aussi, en grande partie, l'objectif de son voyage : prendre ses distances avec la « tourbe des menus maux » et les « épines domestiques ». En somme, Montaigne n'a pas l'intention de quitter sa Tour : il veut la transporter avec lui. Toujours plus loin, toujours plus seul. Il s'apprête à rencontrer une foule de gens à travers l'Europe : les paysans dont il a toujours apprécié la sagesse discrète, les prêtres auprès desquels il espère comprendre les ressorts des guerres de Religion, les seigneurs de sa condition qui bien souvent l'inviteront à souper ; il ne recherche pourtant aucune amitié, ayant perdu des années auparavant la seule qui lui importât. Mêlé à tous, mais dépendant de personne.

Davantage qu'un caprice, ce solipsisme représente un projet philosophique qui se matérialisera dans le long monologue intérieur que sont les *Essais*. « La plus grande chose du monde, y écrit Montaigne, c'est de savoir être à soi. Il est temps de nous dénouer de la société. » Non en ermite, mais en homme du monde, à la fois présent, courtois et capable de se réfugier

sans crier gare dans son « arrière-boutique » personnelle si la conversation l'ennuie ou que la compagnie lui déplaît. C'est la recette stoïcienne du bonheur : se suffire à soi-même, matériellement, intellectuellement, émotionnellement. C'est aussi une forme de résistance politique, à laquelle aura recours Stefan Zweig quand il écrira une biographie de Montaigne dans sa propre tour brésilienne, en plein exil : il s'agit de « demeurer fidèle à son moi le plus intime en des temps où les masses sont prises de folie ».

Devenir maître de soi. Voilà qui me parle.

De la fenêtre de la Tour, j'aperçois une famille déambulant dans le parc. J'ai pris congé de la mienne il y a quelques jours, à laquelle je porte sans doute davantage d'affection que Montaigne, qui ne mentionne jamais sa femme et très peu ses enfants, sauf pour dire qu'il ne se souvient plus exactement combien sont morts en bas âge. Je n'avais pour ma part aucune envie de fuir les épines domestiques, dont j'aime les tendres chatouillements. C'est peut-être ce qui rend l'appel de l'autonomie encore plus pur, comme une forme de devoir envers soi. Je ne céderai pas à la tentation facile et geignarde du manque. Je me raffermis en moi-même. Pour être bon mari, bon père, bon citoyen, il faut aussi savoir créer des parenthèses, des respirations, où l'on se trouve soudain « dénoué » comme l'écrit Montaigne ; dénoué des routines, des obligations et aussi des sentiments. Dénoué et nu.

Au pied de la Tour m'attendent une vingtaine de curieux invités par le maire. On me tend un micro : je le prends. J'ai bien conscience que discourir sur un voyage avant même d'avoir entamé le premier kilomètre relève au mieux de l'imposture, au pire de l'insulte à la provi-

dence. Mais je ne peux pas résister. Aligner des mots, derrière un écran ou sur une estrade, est une forme de boulimie. Je ne suis pas difficile : je peux parler de n'importe quoi à n'importe qui. Quand je suis en selle, je soliloque du haut de ma jument, auditoire idéal qui ne m'interrompt jamais. Il suffit de laisser couler les phrases, comme un abcès qui n'en finirait pas de suppurer. Aujourd'hui, ce sera donc l'humanisme européen, le voyage, les chevaux, que sais-je encore. Tant qu'il reste un auditeur éveillé, je continue.

Pourquoi ce voyage ? me demande-t-on. À question simple, réponse impossible. Je bafouille. Je me racroche à Montaigne. Une « humeur avide de choses nouvelles et inconnues », bien sûr. Mais cette curiosité pourrait être comblée par des moyens de transport plus classiques. « L'autre cause qui me convie à ces promenades, explique Montaigne, c'est la disconvenance aux mœurs présentes. » À la fin du xvi^e siècle, la France est frappée par les épidémies de peste et la guerre civile. Montaigne n'aime pas son époque, prude, pesante, violente. Comme Alain Finkielkraut en 2020, il pense que c'était mieux avant. Le siècle est « gâté ». Montaigne veut-il y échapper ? Oui : le mouvement secoue toujours la mélancolie. Et non : il se jette dans la gueule du loup, en se mettant à la merci de l'humeur des aubergistes, des potins des villes d'eau et des foucades des potentats locaux. Implacablement lucide quoique irrésistiblement curieux, Montaigne est ambigu à lui-même. À quarante-sept ans, il vient de faire publier la première édition des *Essais* et l'ambition le dispute encore chez lui à la mélancolie. « Je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche », conclut-il.

Au fond, ne fuit-il pas ses propres incertitudes en espérant, sans vraiment y croire, trouver la terre ferme :

une guérison miraculeuse dans les bains allemands, une révélation mystique dans les églises italiennes, ou plus prosaïquement un poste d'ambassadeur près le Saint-Siège, comme l'avancent certains historiens ?

Et ne cherche-t-il pas cette chimère indéfinissable : la liberté ?

Alors que prendre le train ou la voiture suppose généralement de vouloir se rendre quelque part, partir à cheval représente toujours une forme de fuite. Comme Rimbaud qui écrit à sa famille en 1881 : « Je vais acheter un cheval et m'en aller. » Où ? Peu importe. L'essentiel, c'est d'aller, de s'en aller.

Que fais-je à mon tour ? Les ressacs obsédants de notre pandémie contemporaine, la Covid-19, en me glissant entre deux vagues du virus. Le débat public, répétitif et sans issue, dont les libertés individuelles sortent rarement gagnantes. Les susceptibilités de la scène parisienne, qui transforme les meilleurs esprits en chefs de clan. Et surtout, de manière confuse mais déterminée, je suis une société devenue trop normée, où le citoyen est contraint par mille règlements et le consommateur par mille algorithmes, où l'expression est contrôlée et les comportements manipulés. J'ai l'intuition que le voyage à cheval perturbe cette mécanique de contrôle trop bien huilée, en y introduisant un aléa irréductible. Je veux voir si, comme le prétend Montaigne, « rien de noble ne se fait sans hasard ».

L'idée de ce voyage m'est en effet venue au cours de ma précédente enquête, qui portait sur l'intelligence artificielle (IA) et m'avait conduit à faire le tour du monde, cette fois en avion, de la Californie progressiste à la Chine communiste. Je me souviens d'un entretien dans la Silicon Valley avec un entrepreneur travaillant sur la voiture autonome. Je lui objectais que, dans la

smart city de ses rêves, où les véhicules seraient tous associés en réseau, on ne pourrait plus conduire déconnecté, sans inscrire à l'avance sa destination ni dévoiler son identité. Le moindre véhicule non autonome créerait en effet embouteillages et accidents ; les pouvoirs publics n'auraient d'autre choix que d'en interdire l'usage. « Et alors ? m'avait-il répondu. Il n'y a plus de chevaux en ville aujourd'hui. C'est le progrès ! » Chiche ! avais-je pensé. D'abord, il y a encore des chevaux en ville : garde républicaine, police municipale, calèches à touristes et même quelques centres équestres. Les centres-villes historiques restent aménagés autour du cheval : la largeur des rues, la forme des portes cochères ou l'architecture des anciennes écuries (les *mews* londoniennes) sont autant d'hommages à notre plus vieille conquête. Je trouverai sur mon parcours d'anciens anneaux d'attache auxquels je redonnerai brièvement vie, simples crochets sur les places de village ou superbes dragons en fer forgé ornant les murs des palais florentins. N'est-ce pas l'occasion de montrer que l'avenir n'est pas censé abolir le passé, et que la modernité doit pouvoir coexister avec l'histoire dont elle est issue ?

Mon essai sur l'IA concluait à « la fin de l'individu », téléguidé par des techniques de surveillance et d'anticipation qui lui dénie toute personnalité propre. Je prends à présent conscience que ce voyage à cheval représente l'exact opposé de l'IA. Il est non prévisible, non programmable, non numérisable : essayez de taper cheval / Montaigne / étapes sur Google ! Ce que je veux trouver, c'est tout ce qu'on ne peut pas demander à un moteur de recherche : des détours inattendus, des rencontres impensables, des pensées intempestives. Un léger chaos subrepticement semé sur les places de nos

villages, sur les bas-côtés de nos routes nationales, sur les terrasses de nos cafés. Et au terme de cette cavalcade en fantaisie-impromptu, la renaissance de l'individu, unique et singulier ?

Tout en philosophicaillant, je jette des coups d'œil inquiets à ma jument qui tournicote nerveusement dans la cour du château. Elle est attachée à une corde tendue entre deux arbres et fait les cent pas avec mauvaise humeur ; au vu de la qualité encore très scolaire de mes nœuds, je surveille qu'elle ne se fasse pas une prise de longe (quand la longe s'emmêle autour de l'encolure, risquant de provoquer l'étranglement). Son long transport en van depuis la Normandie lui a laissé quelques éraflures et une sourde inquiétude. Elle sent qu'on lui prépare un coup pendable : deux mille cinq cents kilomètres sur le bitume et la caillasse, à travers les plaines sans ombre et les dénivelés sans merci, sous la canicule, la pluie froide ou les orages. Toutes mes théories sur la liberté retrouvée sont à la merci d'un écart trop vif, d'une blessure malencontreuse, d'une fugue imprévisible, d'une déprime soudaine : on a souvent vu des chevaux qui, par lassitude, refusent soudain d'avancer. Je pars sans aucune garantie d'arriver ; au fond de moi, et malgré mes discours enthousiastes, j'estime statistiquement improbable de rallier Rome sain et sauf. C'est ce qui fait tout le sel de ce voyage. La réalité, traîtresse et incertaine, s'impose à la pensée pure.

Je vois ma jument qui racle le sol avec son sabot. C'est un signe d'impatience dont elle est coutumière, et dans lequel j'aime déceler ses origines espagnoles. Destinada a six ans, une robe grise aux reflets lie-de-vin, des yeux charbonneux et un nom prédestiné dont je jure qu'il ne relève pas d'une liberté de plume. Comme beaucoup d'espagnoles, elle « billarde », c'est-



Rejoint par mon ami Gauvain sur la terrible *Via Cassia*, aux abords de Rome.



Comité d'accueil à Rome. *Vos papiers!*



Saint-Pierre-de-Rome. Sur le chapeau, la coupole.